

Sémantique structurale (1966) cinquante ans après

Herman PARRET

Université Louvain

Abstract

This article will be analysed under the title “Building an epistemology for semiotics in 1966”

A.J Greimas, in the effervescent atmosphere of the structuralism of the sixties (1966, annus mirabilis, “light year” of structuralism), is conscious that the algebraic modelling of his “scientific semantics” must be directed by a rigorous method capable of metalinguistically reconstructing the signifying universe in its totality, and must be founded by an epistemology which justifies the stratified immanentism of meaning and at the same time condemns the so-called “humanist” orientations in the sciences of language. Even if Greimas never explicitly indicates the intellectual and scientific context of his remarks, we can assume that Structural Semantics is duly inscribed in the network of philosophical and ideological positions of this enthusiastic period. I propose to circumscribe the area of epistemological relevance of structural semantics and to perfect the contextualization of the structural paradigm of Greimas in three phases.

First, I will reconstruct the Greimassian epistemology using a synthetic reading of the passages of Structural Semantics in which the positioning, often more suggestive than explicit, of this epistemology reveals itself in its options, anxieties and contradictions. Then, I will indicate how this epistemological doxa of Greimas is related to and distances itself from other structuralist opinions, not so much in semio-linguistics (Propp, Brondal, Tesnière, Jakobson, Benveniste, Hjelmslev) but rather in philosophy (Merleau-Ponty) and in logic (Blanché) and in other human sciences (especially Barthes, also Lévi-Strauss). Finally, I will be interested in the way in which the Greimassian epistemology was received and reformulated, immediately after the publication of Structural Semantics in 1966 (Ducrot), and with some retreat (Foucault, Derrida, Ricoeur).

Keywords: *Structuralism, structural semantics, science of language, semiotics, epistemology, A.J. Greimas.*

Sur mon exemplaire de *Sémantique structurale* (la première édition de 1966, évidemment), j’avais noté : « Première lecture terminée le 9 mai 68 ». En plein « mai 68 » par conséquent, sans doute dans l’un ou l’autre bistrot avant de retourner à la rue Gay Lussac sur les barricades ou dans un amphithéâtre révolutionnaire de la Sorbonne. En effet l’Institut de Philosophie de l’Université de Louvain avait envoyé le jeune doctorant que j’étais

à Paris pour me familiariser avec la « linguistique structurale ». Après un court et insatisfaisant détour par Martinet, j'avais remarqué fin septembre 67, plutôt par hasard, une affiche de l'École Pratique des Hautes Études mentionnant le séminaire de « Sémantique Structurale » de Greimas que j'ai tout de suite fréquenté assidûment, ce qui a façonné et déterminé, partiellement mais en profondeur et de façon permanente, mes aspirations de chercheur. Je me rappelle comment ce livre dont nous fêtons aujourd'hui le cinquantenaire de sa publication, m'était à l'époque d'une lecture pénible – je n'aimais pas trop cette machine définitionnelle et surtout pas le style gauche et le peu de charme littéraire. Mais j'appréciais d'emblée la solidité conceptuelle de la *Sémantique structurale* qui, en fait, a généré le projet sémiotique dont le développement au cours de ces cinquante ans a continué à m'intriguer et à m'inspirer. Le philosophe du langage phénoménologue que j'étais de formation se sentait provoqué par cette conception alternative du langage enchâssée dans une sémiotique englobant toutes les régions où le sens se produit et est perçu et vécu. D'ailleurs, si on a pu cultiver la solidarité de la sémiotique et de la phénoménologie, c'est qu'elles élaborent toutes les deux une réflexion sur « les conditions premières de la saisie du sens »¹, comme l'écrivait Greimas déjà à cette époque.

Et pourtant Greimas conseille le linguiste avec insistance de ne pas plonger dans la « philosophie éternelle » - pour que le linguiste ne se transforme en mauvais philosophe, prévient-il dans l'Introduction de *Du sens*, rédigée en 1970, quatre ans après la *Sémantique structurale*. Reste que le défi de la philosophie est constant. C'est que le sémioticien, dans son effort de la constitution d'une sémantique structurale, d'une sémiotique « à vocation scientifique », doit nécessairement faire appel à une épistémologie – et inversement, la voix sémiotique, pense Greimas, doit porter jusque dans le « concert épistémologique ». Je cite un passage caractéristique de cette Introduction de *Du sens* : « C'est par une porte étroite ... que le sémioticien est obligé de conduire son enquête sur le sens. Il ne s'agit pas, pour lui, de fonder, à la manière des philosophes, la sémantique... [Mais] il faut, pour

¹ A.J. Greimas, *Du sens. Essais sémiotiques*, Paris, Éditions du Seuil, 1970, 10. La façon dont Greimas pense et présente la phénoménologie n'est pas toujours précise et pertinente. La phénoménologie de la perception est le point de référence incontestable de Greimas mais le rapprochement phénoménologie/sémantique est souvent moins concis comme le démontre cette citation: « [...] Force nous est donc de rester sur le plan phénoménologique, c'est-à-dire linguistique » pour expliquer sa répugnance à l'égard d'une sémantique décrivant la « vie psychique » (SS, 27). Un autre passage suggère que, si le phénomène du langage paraît « mystérieux » au philosophe-phénoménologue, il ne présente plus aucun mystère au sémioticien. Le sémioticien a même comme tâche de démythifier l'idée du phénoménologue selon laquelle il y aurait des zones de mystères dans le langage (SS, 58).

satisfaire aux besoins réels de la sémiotique, disposer d'un minimum de concepts épistémologiques explicités permettant au sémioticien d'apprécier, lorsqu'il est question de l'analyse des significations, l'adéquation des modèles qu'on lui propose ou qu'il se construit. *Le sémioticien a besoin d'un contrôle épistémologique de sa méthode* »². C'est bien cette dernière phrase qui a mis en marche les analyses de mon intervention: comment la « méthode » de *Sémantique structurale* fait-elle appel à ce « contrôle épistémologique » ? Notons d'emblée qu'il s'agit bien de la « méthode » au singulier, de l'unique méthode capable de modeler une sémantique à vocation scientifique, comme dit le sous-titre du livre que nous avons aujourd'hui entre les mains : « *Sémantique structurale. Recherche de méthode* ». Mon questionnement sera double: comment s'exerce le contrôle épistémologique sur la méthode, et plus généralement : que signifie « épistémologie » dans *Sémantique structurale* ?

C'est en étudiant la matérialité textuelle du livre, et par une lecture paraphrasante, que je m'efforcerai d'organiser les lignes de force de la conception, souvent hésitante, que Greimas suggère à propos du statut de l'épistémologie. Il est vrai, il n'y a pas moins de vingt-huit occurrences du terme « épistémologique/ épistémologie » dans le livre, et vingt-deux occurrences de « méthodologique/ méthodologie/ méthode » - il semble donc, si on se tient aux mirages de la statistique, que l'idée d'une « épistémologie », féconde pour une « sémantique à vocation scientifique », soulève même plus d'inquiétudes que l'exigence contraignante de l'unique « méthode ». On verra, de toute évidence, pourquoi.

1

La première section de *Sémantique structurale*, « *Les conditions d'une sémantique scientifique* », comporte un passage qui présente en détail comment une sémantique scientifique est construite en quatre niveaux hiérarchiques. Ces trois pages³ offrent la meilleure introduction à la problématique que j'ai l'intention de développer dans mon intervention. Je paraphrase cette modélisation que Greimas lui-même qualifie, un peu sommairement, de « postulat hjelmslevien ». Le premier niveau est évidemment la *langue-objet*, le *hupokeimenon* de n'importe quelle investigation « à vocation scientifique » ; le second niveau, le *métalangage* descriptif, translatif (décrivant, traduisant les significations contenues dans la langue-objet) qui présuppose comme condition *sine qua non* l'existence d'un troisième niveau, le *méta-métalangage*, le *langage méthodologique* (ou *methodique*)

² SS, 12.

³ SS, 15-17.

qui définit les concepts du métalangage descriptif/translatif et vérifie la cohésion interne du système conceptuel du métalangage. Double fonction, par conséquent, de définition et de vérification. Je reviendrai en détail sur les tâches de cette double fonction. Greimas introduit immédiatement et comme une exigence incontournable un quatrième niveau, le « niveau quaternaire » qui transpose l'ensemble des stratégies de définition et de vérification de la méthode en un *ensemble axiomatique déductif*. Il s'agit bien du niveau épistémologique qui possède une autonomie et des exigences spécifiques, c'est-à-dire une indépendance à l'égard du méta-métalangage méthodique, une autonomie de *contrôle*, de *jugement* à partir, dans les mots de Greimas, d'une certaine conception de la *vérité*, en fait d'une « double vérité », « la vérité considérée en tant que cohérence interne et [...] la vérité conçue comme une adéquation à la réalité ». Je remarque en passant qu'on découvre dans ce contexte la seule occurrence dans *Sémantique structurale* du terme ontologisant de « vérité », notion qu'on ne parvient d'ailleurs pas à donner une crédibilité dans le cadre de la conception greimassienne d'une « sémantique à vocation scientifique »⁴. La *valeur des stratégies méthodologiques* est ainsi déterminée par le *contrôle épistémologique*, niveau quaternaire du modèle, fonctionnement d'une évaluation épistémologique que l'Introduction de *Du sens* accentue avec tant de conviction. Cette exigence d'un contrôle épistémologique existe en sémantique scientifique tout comme dans n'importe quelle science, qu'elle soit « naturelle » ou « humaine », mais Greimas insiste sur une caractéristique incontournable de la validité épistémologique d'une théorie, notamment la *soumission de l'induction à la déduction*. La structure conceptuelle d'une sémantique scientifique, i.e. structurale, obtient sa validité par l'implantation de cette praxis dans le modèle quaternaire gouverné par la domination hiérarchique d'une épistémologie. Et Greimas conclut que ces quatre niveaux sont *irréductibles*, qu'ils témoignent d'une exigence logique spécifique bien que complémentaire, et qu'ils fonctionnent *simultanément*.

2

On trouve éparpillées partout dans le texte de *Sémantique structurale* des amendements et des clarifications concernant les niveaux de cette hiérarchie quaternaire. La détermination du *métalangage descriptif* pose évidemment le moins de problèmes puisque son statut est égal à celui de n'importe quel métalangage scientifique. Toute description sémantique implique la construction d'un métalangage, et cette construction présuppose

⁴ Je note toutefois une seconde occurrence de « vérité/vrai » dans le texte de *Sémantique structurale* : « [Les exemples] ne se prêtent pas à l'extrapolation, mais ils ne sont même pas nécessairement 'vrais' dans le domaine qu'ils recouvrent » (SS, 32).

une certaine discipline, entre autres la suppression du figuratif et du rhétorique dans l'élaboration des procédures de description⁵. De la constitution des catégories sémiotiques et de leurs articulations jusqu'à la mise en place du modèle actantiel, l'esquisse des procédures de description, comme la constitution du corpus et sa normalisation, les réductions simples et complexes avec les possibilités d'homologation et de génération, devraient témoigner d'une sévérité téléologique, d'une sécheresse quasi mathématique, d'un géométrisme obstiné, en fonction précisément de l'efficacité optimale de ce métalangage descriptif et de l'univocité de la terminologie conceptuelle. Que ce métalangage descriptif soit également « translatif », ou pour utiliser un terme cher à Greimas, « transpositif », implique quand même l'impact d'un esprit organisant et structurant – pas la passivité purement réceptive du linguiste-sémioticien mais l'« inspiration », si l'on veut, d'une intelligence innovatrice, créatrice qui ne doit rien à l'introspection mais est dirigée par l'intuition de la richesse des phénomènes. L'acceptation de cette discipline s'inscrit dans une certaine éthique scientifique, comme Greimas le formule pertinemment dans quelques pages avisées⁶. Pourtant le métalangage ne peut être arbitraire, et le sémioticien, pour la construction d'un métalangage, doit faire bon usage de sa liberté. C'est pourquoi le métalangage ne peut être totalement dissocié du langage naturel. C'est que la construction d'une sémiotique scientifique sert également à la réalisation d'une *réalité sociale*. La liberté de construction du linguiste-sémioticien se trouve ainsi limitée par l'enchâssement *social* de l'objet à décrire, la langue-objet, ce qui devrait marquer le difficile équilibre des deux principes méthodiques, à première vue contradictoires : l'adéquation inductive et la cohérence déductive. Greimas propose que l'induction soit *soumise* à la déduction, comme on a déjà pu le noter, mais il pose avec autant de force que toute procédure de description soit fondée, en fin de compte, sur la *recherche d'un compromis*. Cette éthique du compromis est d'ailleurs la loi de toute discipline « à vocation scientifique ». En conclusion, l'équilibre entre la construction systématisante et l'analyse descriptive, entre la cohérence et la vérification, entre la déduction et l'induction, entre la *soumission* et le *compromis*, c'est bien la *méthode* qui en décide.

Recherche de méthode est le sous-titre de *Sémantique structurale*. L'ab-

⁵ SS, 139 et 25. François Provenzano, « L'argument littéraire dans *Sémantique structurale*. Usages rhétoriques de la sémiotique émergente », *Semen*, 32, 2011, 73-89, résume ainsi son étude : « Ce sont les variations d'*ethos* du sémioticien dans sa rhétorique [...] qui fondent l'éthique disciplinaire de la sémiologie dans le champ théorique des années 1960 et en délimitent du même coup la zone de pertinence épistémologique » (73).

⁶ SS, 67-68.

sence d'un catalyseur méthodologique serait regrettable, avertit Greimas, et pourtant l'installation d'un *ordre méthodologique*, le *maniement méthodologique*⁷ ne va pas de soi : le linguiste-sémioticien est sujet à des « inquiétudes méthodologiques » et peut même être victime de « manipulations méthodologiques »⁸. Reste que « le lecteur est prié d'attacher [même] plus d'importance à la *démarche méthodologique* qu'à l'exactitude du détail »⁹, énonce dangereusement mais courageusement le Maître. Intéressant de noter que l'attention pour la méthode est présentée comme une « réflexion » méthodologique¹⁰, une réflexion jamais vraiment achevée, une réflexion qui peut couvrir des perspectives et des domaines de dimensions variées. Il pourrait y avoir des effets inhibiteurs de la réflexion méthodologique qui ont alors une emprise si forte sur la praxis du linguiste-sémioticien que le modèle dans sa globalité reste caduc et inutilisable¹¹. En conclusion, la sauvegarde de l'équilibre métalinguistique, qu'il soit le résultat de la *soumission* ou du *compromis*, n'est que l'affaire essentielle mais pas unique de la méthode. La réflexion méthodologique surveille également la procédure selon laquelle des micro-univers, c'est-à-dire des ensembles de catégories sémiques saisissables simultanément, peuvent se présenter comme des modèles immanents, en fait comme des structures du contenu rendant compte, une fois manifestées, de l'isotopie des textes¹². Cette surveillance est une tâche supplémentaire de la réflexion méthodologique. Greimas suggère encore un exemple de réflexion méthodologique dont la portée est à nouveau différente. Si des *modèles métalinguistiques* sont en compétition, il faut bien une instance qui évalue leur valeur et leur pertinence. Par exemple, un modèle métalinguistique peut être simplement *transformationnel* – et la démarche, dans ce cas, ne sera que pauvrement inductive – et c'est pourquoi la réflexion méthodologique devrait subordonner tout modèle transformationnel aux modèles *constitutionnels* qui reposent sur une démarche déductive¹³. Et parmi les modèles constitutionnels, la réflexion méthodologique va privilégier le modèle *modal*, comme il sera mis en œuvre en analyse actantielle et plus tard, en sémiotique des modalités. Toute cette organisation comparative et évaluative est générée par la réflexion métho-

⁷ SS, « le catalyseur méthodologique », 6; « le progrès méthodologique », 85 ; « l'ordre méthodologique », 190 et 230 ; « le maniement méthodologique », 191.

⁸ SS, « inquiétude méthodologique », 22; « manipulations méthodologiques », 56.

⁹ SS, 229.

¹⁰ SS, 127 et 190-191.

¹¹ Greimas donne l'exemple de la « structure de la parenté » où la lexicalisation au niveau de la stylistique des actants a rendu tout « maniement méthodologique » difficile (SS, 190-191).

¹² SS, 127.

¹³ SS, 233 et 248.

dologique qui, bien qu'inachevée, incomplète, inquiète et hésitante, donne à la praxis d'une sémiotique « à vocation scientifique » des points d'appui et une stabilité relative.

3

Il est vrai que cette stabilité n'est que relative parce la réflexion méthodologique est constamment « jugée » et amendée par l'*attitude épistémologique*¹⁴ du linguiste-sémioticien - autre syntagme du vocabulaire greimasien – ce qui fait que la « réflexion » méthodologique doit être soutenue par ce que Greimas qualifie de « *spéculation* » épistémologique¹⁵. Une lecture approfondie de *Sémantique structurale* m'a convaincu que le niveau quaternaire de l'architecture d'une sémiotique « à vocation scientifique », le niveau épistémologique, est en effet « spéculatif », dans un sens pas nécessairement négatif. Si « la linguistique a connu un rayonnement méthodologique certain »¹⁶, écrit Greimas – n'oublions pas que *Sémantique structurale* est en premier lieu une « recherche de méthode » -, son épistémologie n'infirme ou ne confirme que des propositions, dans la plupart des cas, hypothétiques qui ne sont que – encore un mot de Greimas - « la projection de nos besoins et de nos espoirs »¹⁷. Une telle « attitude épistémologique » est souvent calquée sur d'autres modèles épistémologiques empruntés dont elles ne sont qu'une transposition, et Greimas cite dans ce contexte la réflexion fécondante d'un Merleau-Ponty, d'un Lévi-Strauss, d'un Lacan, d'un Barthes »¹⁸, de sorte que l'épistémologie sémiolinguistique dans *Sémantique structurale* peut être considérée comme une simple particularisation de l'épistémologie qui façonne les sciences humaines en général. De toute façon, il y a un moment de *choix* dans n'importe quelle attitude épistémologique, un choix auquel le sémioticien, tout au long de son travail de « linguiste scientifique », doit *se soumettre*, et Greimas invoque Hjelmslev qui conseille à « accepter [ces propositions épistémologiques] avec résignation, tout en limitant les dégâts éventuels »¹⁹. On peut tout au plus rechercher un consensus entre linguistes-sémioticiens pour s'accorder sur la nature et la fonction du niveau épistémologique, sans que les raisons théoriques de ce choix soient explicitement élucidées²⁰. Et pourtant, l'explicitation des *conditions épistémologiques* est proclamée par

¹⁴ SS, 6 et 187.

¹⁵ SS, 87.

¹⁶ SS, 6.

¹⁷ SS, 102.

¹⁸ SS, 6.

¹⁹ SS, 8.

²⁰ SS, 24.

Greimas *essentielle* pour le linguiste-sémioticien. Le soubassement épistémologique offre en effet la *justification* de l'axiomatique définitionnelle et de la structure conceptuelle de la sémiotique « à vocation scientifique »²¹.

Ainsi toute théorie du langage repose sur un ensemble d'intuitions épistémologiques, et cet ensemble comporte des concepts non analysés et non analysables. Ce sont des concepts qui peuvent être versés dans ce que Greimas appelle l'« inventaire épistémologique hiérarchiquement supérieur »²². Il ne faut pourtant pas se précipiter et alourdir cet inventaire outre mesure en évacuant n'importe quelle ignorance et n'importe quel domaine inconnu, inconnaisable même, dans cette sphère épistémologique. Il convient de rester conscient de l'abîme entre la méthode sémiolinguistique et son épistémologie, deux niveaux que l'on ferait mieux de ne pas confondre. On a déjà pu constater comment l'épistémologie contrôle l'équilibre entre analyse et construction, vérification et cohérence, soumission et compromis, la double orientation paradoxale des méthodes. Ce contrôle des méthodes n'est d'ailleurs qu'un aspect de l'impact de l'attitude épistémologique. L'autre tâche, complémentaire, consiste à sauvegarder la complétude de l'« inventaire épistémologique des *postulats non analysés* »²³. Cet inventaire est passablement taxinomique et non structuré, et il se constitue à partir de résidus non analysables du raisonnement « à vocation scientifique » en sémantique structurale. Il est intéressant de noter à ce propos que la pièce maîtresse de l'architecture du modèle structural, la mise en scène de l'opposition *immanence/manifestation*, est homologable avec un autre couple d'indéfinissables : *existence/présence*, dont je dirai un mot dans un instant. Avec l'inventaire des postulats, l'inventaire des indéfinissables, on est bien au *niveau* de l'*ordre épistémologique*. Greimas soutient qu'il accepte « pour le principe »²⁴ mais avec désespoir, que même le concept de *niveau* est un indéfinissable, tout comme même le concept de *langage*, ainsi que, de toute évidence, les couples de prime importance architecturale d'*immanence/manifestation*, et d'*existence/présence*. Il s'agit de même pour *structure*, *relation*, *terme-objet*, qui sont, on n'en doute pas, des concepts de base de *Sémantique structurale*. Mais l'inventaire est plus

²¹ SS, 32. Il faut pourtant faire attention de ne pas évacuer trop vite toute discussion théorique vers le « niveau épistémologique ». Greimas donne un exemple : préciser la distinction entre catégories sémiques et articulations sémiques se réalise au niveau des procédures de description, donc au niveau méthodologique, c'est-à-dire de la validité de la construction d'un métalangage, et non pas au niveau du « choix » épistémologique (SS, 25).

²² SS, 133.

²³ SS, 18-19.

²⁴ SS, 103.

fourni encore. Le Maître mentionne également la catégorie de *totalité*²⁵, de *continuité* et *discontinuité*, d'équivalence, catégorie « généralement utilisé mais jamais défini » énonce Greimas, tout comme les catégories d'*identité* et de *simultanéité*²⁶. L'analyse de catégories qui forment le *minimum épistémologique*, « n'appartient plus à la linguistique », c'est-à-dire à la sémiotique à vocation scientifique, constate-t-il explicitement²⁷. Et ainsi, c'est comme si l'*ordre épistémologique* n'est admis qu'à contrecœur et ne fonctionne que marginalement dans le projet de *Sémantique structurale*. Ce palier de profondeur radicale, profondeur fondatrice et justificatrice, se constitue comme une *limite* du construisible, non pas comme un élément substantiel d'un domaine contrôlable par adéquation inductive et cohérence déductive. En effet, l'ordre épistémologique n'est ni adéquat ni cohérent, il est de l'ordre des *attitudes*, des *choix stratégiques*. Je cite notre livre : « La description [métalinguistique], avant d'être entreprise, doit se fonder sur des considérations concernant le *choix stratégique* du palier de profondeur optimal à donner à cette description »²⁸. *Choix stratégique*, sans doute, déployé par nécessité, en effet, mais exprimant une grande sensibilité intuitive pour le langage en tant que *phénomène*, dans son interaction avec le monde et avec le sujet parlant.

4

Greimas ne récuse évidemment jamais les définitions et les catégories constitutives de analyse des articulations sémiques ni l'élaboration des modèles actantiels, mais il promulgue le pouvoir stratégique du linguiste-sémioticien et sa sensibilité phénoménologique, le linguiste-sémioticien cultivant intentionnellement une « attitude épistémologique ». Je cite Greimas : « Il nous faut [...] poser franchement, sur le *plan épistémologique* du langage, les catégories constitutives (des) définitions et garantir ainsi, par leur caractère apriorique, les fondements de la construction envisagée. [...] On doit s'assurer, ne serait-ce que pour le principe, les *fondements du concept de langage* [...] »²⁹. L'instigation est claire et explicite, et il faut prendre au sérieux l'idée de l'*inquiétude épistémologique*, syntagme

²⁵ SS, 133.

²⁶ SS, « structure, relation, terme-objet » (18-19) ; « continuité, discontinuité, identité, équivalence » (SS, 19 et 74) ; « le concept de *discontinuité* que nous n'arrivons pas à définir, n'est pas propre à la sémantique; il préside, par exemple, au fondement des mathématiques. C'est donc une présupposition que l'on doit verser dans l'*inventaire épistémologique* des postulats non analysés » (SS, 18-19).

²⁷ SS, 19.

²⁸ SS, 109.

²⁹ SS, 103.

qu'il introduit déjà dans la section « La structure élémentaire de la signification » au tout début du livre³⁰. *Inquiétude* qui trahit précisément une fine sensibilité qualitative chez le linguiste-sémioticien pour la complexité de l'objet-source qu'est le langage. Il est vrai que la pratique sémiolinguistique ne peut que dichotomiser, qu'organiser l'objet-source dans une architecture de niveaux, en « normalisant », en réduisant, en soumettant la sensibilité spontanée pour le langage aux exigences de la « vocation scientifique ». C'est ainsi qu'introduire comme principe méthodologique de base de la structuration d'une sémio-linguistique, l'opposition d'*immanence vs manifestation*, devrait réveiller d'emblée une inquiétude qu'on ne peut réprimer si on n'accepte pas, d'une façon passablement volontariste, de se soumettre à la « vocation scientifique ». C'est ainsi qu'en effet, le métalangage squelettique de *Sémantique structurale* exploite à fond, déjà dès les premières pages, l'opposition du *sémiotique (immanence)* et du *sémantique (manifestation)*. Cette dichotomisation est même la base fondatrice de la « grammaire générative » greimassienne qui ne trahira jamais les procédures d'une *génération* de la *surface* (manifestante) à partir de la *profondeur* (immanente). Greimas accentue souvent que « la relation entre les deux univers [signifiants] – immanent et manifesté – est celle de la *présupposition réciproque* »³¹, que l'immanence et la manifestation fonctionnent « comme une sorte de vases communicants (et qu') aux règles de l'*univers immanent* doivent correspondre des règles de génération de l'*univers manifesté* »³². Se placer, pour réaliser une description sémiolinguistique, au niveau de l'un ou l'autre univers, est un *choix stratégique*, dicté non pas par une exigence quelconque d'empiricité mais bien plutôt par l'intelligence efficace du stratège qu'est le linguiste-sémioticien. Toutefois, avec l'opposition fondatrice d'*immanence vs manifestation*, la méthode nous pousse vers l'épistémologie avec son lot d'inquiétudes.

C'est que l'opposition *immanence vs manifestation* peut être homologuée avec une autre qui n'est certainement plus analysable au niveau méthodique, celle d'*existence vs présence*, dont Greimas affirme explicitement : « son analyse, selon le principe du *minimum épistémologique*, n'appartient plus à la linguistique »³³. Le « mode d'existence » caractérise toujours et nécessairement les structures de la signification méthodiquement maîtrisables puisque considérées selon l'angle de leur immanence, tandis que le « mode de présence » caractérise ces structures une fois manifestées

³⁰ SS, 22.

³¹ SS, 104.

³² SS, 109.

³³ SS, 19.

dans un *acte* de communication³⁴. Greimas soutient que chaque *acte* – acte de langage, par exemple – implique nécessairement un *choix* qui incorpore ou qui exclut l'une ou l'autre portion de la signifiante complexe de cet acte. Pourtant l'exercice de la liberté n'est pas tout-puissant puisque cette liberté est limitée par les virtualités du « mode d'existence » de l'objet-source. Par conséquent, on ne peut que reconnaître, apprécier même, la « clôture de notre condition d'*homo loquens* »³⁵ : le « mode d'existence » de l'objet-source impose une contrainte absolue. Et pourtant, le mode de *présence* de l'objet-source est immensément plus riche en signifiante que son mode d'*existence*. En fait, la *présence* de l'objet-source exhibe les exigences contradictoires d'une liberté dirigeant, au moins partiellement, la vie du discours et la téléologie communicationnelle. Le discours apparaît « comme un échafaudage hétéroclite »³⁶ - c'est un mot de Greimas lui-même – et la *présence* de la signification doit être pensée ainsi comme une *distorsion* de la structure sous-jacente immanente et idéale, celle que l'on caractérise comme « mode d'existence ». Ce n'est pas que *Sémantique structurale* recourt allègrement au critère ontologisant de *vérité* pour sanctionner le « mode de présence » de l'objet-source : le « mode d'existence » ne doit pas être *vérifié* par le « mode de présence » comme il ne doit être sanctionné par le consensus social ou communautaire³⁷. Que le discours, même si son échafaudage est hétéroclite, est saisi comme isotopie homogène, comme un tout de signification, ne peut être réduit à son origine de production, l'intentionnalité du locuteur, le « pouvoir prédicatif » de l'esprit humain, mais doit être expliqué comme une stabilité qui provient du fait que le mode de présence est soutenu par le mode d'existence structural. Comment réconcilier cette liberté créatrice qui façonne la *présence* et la contrainte hiérarchisante qu'impose l'*existence* ?

C'est qu'il y a un *régulateur* qui domine ce jeu de la liberté et de ses contraintes, et qui protège de tout excès, excès d'une hypostase de la profondeur et de l'idéalité de l'existence d'un côté, ou excès d'une mise en scène trop éclatante, trop théâtrale, de la surface d'une présence. Eviter ce double excès présuppose que l'on retombe sur ce que Greimas appelle si pertinemment le « *minimum épistémologique* »³⁸, notamment la *perception*. L'*existence* aussi bien que la *présence* ne peuvent s'implanter que dans la *perception*. L'« attitude épistémologique », toujours active dans la

³⁴ SS, 36.

³⁵ SS, 42.

³⁶ *Ibidem*.

³⁷ SS, 140.

³⁸ SS, 19.

pratique, dans la technique même du linguiste-sémioticien, s'interroge sur la nature et la fonction de la *perception* comme « régulateur » de la signification. La perception vérifie et justifie la construction systématique des *différences* sémiques et de leurs articulations au niveau du mode d'*existence*. Au niveau du mode de *présence*, la *perception* est toujours active dans la saisie de l'événement-communication³⁹ et de la vie du discours, comme captation du *sensible* dans tous ses aspects.

Un mot sur la perception au *niveau du mode de l'existence*. Il faut bien situer les articulations sémiques « à l'intérieur de la perception »⁴⁰ : elles y reçoivent de l'existence « grâce à [leur] participation à deux ensembles signifiants à la fois : le sème, en effet, s'affirme, par *disjonction* à l'intérieur de la catégorie sémique ; [ils] se confirme[nt], par *jonction* avec d'autres sèmes, à l'intérieur de groupements sémiques que nous avons appelés figures et bases sémiques ». En d'autres mots, toujours « à l'intérieur de la perception », le système sémique se soumet, par ses disjonctions et ses jonctions, à la *différentiation*. Greimas insiste en plusieurs passages de *Sémantique structurale* sur le fait que le *sémiologique*, i.e. l'*immanence* en tant que mode d'existence, n'est saisissable qu'« à l'intérieur de la perception »⁴¹. Par conséquent, une sémiotique de l'immanence, du mode d'existence des significations, repose sur la possibilité d'une *perception* de l'« existence » de discontinuités, d'écarts différentiels : « nous *percevons* des différences et, grâce à cette perception, le monde 'prend forme' devant nous et pour nous »⁴². Et Greimas explique que « percevoir des différences » veut dire « *saisir* deux termes-objets comme simultanément présents et *saisir* simultanément la relation entre les termes, les relier d'une façon ou d'une autre ». Donc : *percevoir* le mode existentiel des significations, est *saisir* le différentiel dans les jonctions et les disjonctions. Cette position n'est pas facile à comprendre : comment « percevoir » le mode d'existence d'un champ différentiel qui, en fait, est un champ d'*idéaltés* dont l'immanence devrait précisément échapper à toute expérience perceptive ? L'« inquiétude épistémologique » dans *Sémantique structurale* culmine au moment où cette aporie menace. L'affirmation de la centralité de la *perception* est évidente, partout et toujours. Je cite : « Que les significations du monde humain se situent au niveau de la *perception* consiste à définir l'exploration à l'intérieur [...] du *monde sensible*. La sémantique se reconnaît ainsi ouvertement comme une tentative de description du *monde*

³⁹ SS, 30.

⁴⁰ SS, 104. Même chose pour les actants : « Nous avons vu que le nombre d'actants était déterminé par les conditions aprioriques de la *perception* de la signification » (SS, 173).

⁴¹ SS, 56.

⁴² SS, 18-19.

des qualités sensibles »⁴³ et encore, dans le contexte d'un paragraphe intitulé « Le premier choix épistémologique » où précisément Merleau-Ponty est cité : « C'est en connaissance de cause que l'on se situe dans les termes suivants : « une épistémologie de l'univers d'existence des significations n'est possible qu'en dépassant la perception et en considérant l'existence sémiotique comme une idéalité »⁴⁴. C'est dans ce contexte que Greimas laisse toute la place à la phénoménologie de Husserl dans les *Recherches logiques*, version idéaliste de la conception merleau-pontienne de la perception. Je cite à nouveau ce même texte de 1987 : « Tel est le point de départ qui m'a obligé à mettre en place le concept d'existence sémiotique, un peu comme il y a la réalité des objets mathématiques. Je pense que la sémiotique peut imaginer l'existence de ces *simulacres*, de ces constructions, des objets qui peuvent être définis sémiotiquement et dont le type d'existence permet, autrement dit, d'évacuer le problème de l'être, les problèmes ontologiques »⁴⁵. Je ne commente pas en ce lieu ce glissement chez Greimas, de Merleau-Ponty à Husserl, et je ne commente pas la spéculation concernant le statut de l'existence sémiotique qui est dit n'être qu'un *simulacre*, tout comme l'objet mathématique. La motivation de Greimas y est certainement d'évacuer de sa conception de l'existence sémiotique toute tentation ontologique, présupposant ainsi la clôture radicale de l'univers des significations. Greimas répète dans des passages d'ailleurs très inspirés que le théorème du statut de l'existence sémiotique est et reste pour lui angoissant et inquiétant. Comment sémiotiser l'existence sémiotique en tant que *simulacre*, et accentuer en même temps son rapport à la perception et aux qualités sensibles ? On reviendra sur cette question pénible qui forme le nœud de l'inquiétude épistémologique qui bouscule le projet sémiotique dès *Sémantique structurale*.

Pour le mode de présence des significations, le principe de la perception comme *minimum épistémologique* est moins problématique puisqu'on ne peut contester que la présence ou, si l'on veut, la manifestation, la composante *sémantique* dans sa complétude, se « montre » au niveau des *qualités sensibles*, et Greimas va même si loin de supposer que la description de la présence sémantique, qui fait apparaître la signification au niveau de la perception, admet, suggère au moins, une caractérisation « suivant l'ordre

⁴³ SS, 9.

⁴⁴ Michel Arrivé et Jean-Claude Coquet, *Sémiotique en jeu : à partir et autour de l'œuvre d'A.J. Greimas*, Paris et Amsterdam, Hadès et Benjamins, 1987, 314. L'aporie menaçante que j'évoque en ce lieu, est également évoquée et commentée dans Jean-François Bordron, *Le discours spéculatif. Approche sémiotique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2016, 68-71.

⁴⁵ *Sémiotique en jeu, ibidem*, 312.

*sensoriel dont ils relèvent (ordre visuel, auditif, tactile) »⁴⁶. C'est un des deux passages dans *Sémantique structurale* qui font appel à la *sensorialité*⁴⁷, considérée comme le fonctionnement des cinq sens dans leur spécificité, séquences qui sanctionnent ainsi le rôle fondateur de la *perception sensorielle* qui est certainement plus qu'une simple *saisie* proto-cognitive ou intellectuelle. Greimas évoque encore la perception « comme le *lieu non linguistique* où se situe l'*appréhension* de la signification »⁴⁸, *appréhension* plutôt que *saisie*. Cette conception de la perception comme *appréhension* nous rapproche sans doute de la conception de la *perception* pour laquelle Greimas exprime sa « préférence subjective », celle de Merleau-Ponty dans la *Phénoménologie de la perception*, ouvrage capital paru, comme on sait, plus de vingt ans avant *Sémantique structurale*⁴⁹. Il est assez étonnant de constater que Greimas n'exploite pourtant pas vraiment la première partie de l'œuvre magistrale de Merleau-Ponty, celle qui fonde la perception dans une sensorialité radicalement *corporelle*. Le *corps* n'est à peine évoqué dans *Sémantique structurale*. Il faudra attendre la sémiotique des passions et *De l'imperfection* pour découvrir une sémiotique où la sensorialité est fermement implantée dans la corporéité⁵⁰.*

⁴⁶ SS, 10. Il faudra attendre encore deux décennies pour que la sensorialité comme ensemble des fonctions des cinq sens soit réévaluée à sa juste place, dans *De l'imperfection*. Voir mon article, « L'esthétique de Greimas face aux sensibilités valéryennes », dans *Semiotica*, 2017 (dir. Th. Broden), à paraître.

⁴⁷ L'autre passage se trouve sous le titre de « L'approche empirique de l'univers immanent » : « [...] Nous ne savons pas si les catégories sémiologiques sont toutes organisées en systèmes sémiologiques, ni si ces derniers sont coextensifs par rapport aux *ordres (les ordres olfactif, tactile, etc.)... »* (SS, 104).

⁴⁸ SS, 8-9.

⁴⁹ « C'est en connaissance de cause que nous proposons de considérer la *perception* comme le lieu non linguistique où se situe l'*appréhension* de la signification. [...] Tout en reconnaissant nos préférences subjectives pour la théorie de la perception telle qu'elle a été naguère développée en France par Merleau-Ponty, nous ferons remarquer cependant que cette *attitude épistémologique* semble être aussi celle des sciences du XXe siècle en général » (SS, 8-9). Toutefois, on peut se demander quelle section de la *Phénoménologie de la perception* a pu intéresser Greimas. Les chapitres sur le corps (Première partie, 101-213) et sur le sentir et le monde perçu (Seconde partie, 251-289) auraient pu être de prime importance pour la sémiotique de *Sémantique structurale*, et surtout pour le développement d'une théorie de la perception comme « minimum épistémologique » qui y est centrale.

⁵⁰ Algirdas J. Greimas, *De l'imperfection*, Périgueux, Fanlac, 1987. Jacques Fontanille est largement responsable de cette attention de la sémiotique greimassienne pour le corps comme siège du réseau sensoriel. Voir son *Soma et Séma. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2004. Voir mon article « Sémiotique et esthétique » dans N. Roelens et A. Biglari (dir.), *Sémiotique en interface*, Kimé, 2017, à paraître. Il n'y a qu'un seul passage dans *Sémantique structurale* où Greimas suggère que la *présence* pourrait être comprise comme l'*incarnation* de l'existence (SS, 108). Cette notion de *chair* et d'*incarnation*, pleinement merleau-pontienne, est évidemment cachée, et dénicher cette occurrence n'est que le geste

5

Un syntagme énigmatique mais de prime importance heuristique nous mène vers la dernière phase de notre lecture paraphrasante de *Sémantique structurale*. Il est dit quelque part dans les pages sur « L'univers manifesté de la signification » au chapitre sur « L'organisation de l'univers sémantique », toujours en relation avec la perception comme *minimum épistémologique*, que « la *perception* du monde extérieur », combinée avec des « catégories de l'esprit humain » constituent un *fonds de toile* à la construction du métalangage « à vocation scientifique »⁵¹. La combinaison de ces deux composantes, le monde extérieur et l'esprit humain, pourrait opérer comme la notion hjelmslevienne de « substance du contenu », écrit Greimas. Par conséquent, l'*attitude épistémologique* doit prendre en considération, en fonction d'une *Sémantique structurale* consistante, un *fonds de toile* non linguistique, extra-sémiotique si l'on veut. N'oublions pas que Greimas affirme, déjà dans la première section sur « La structure élémentaire de la signification », que « l'analyse [du mode de la *présence*], selon le principe du *minimum épistémologique*, n'appartient plus à la linguistique »⁵². Le *fonds de toile* d'une sémio-linguistique est par conséquent un *horizon transcendant* qui n'est pas pleinement récupérable par le métalangage scientifique et sa méthode. Il faut en conclure que la *clôture* de l'univers des significations n'est pas absolue et que le linguiste-sémioticien doit tenir compte, en cultivant l'*attitude épistémologique*, du *fonds de toile*, de l'*horizon transcendant*. Qu'apprenons-nous sur ce fonds de toile, cet horizon transcendant dans la *Sémantique structurale* ? Il n'est pas question évidemment de recourir à l'une ou l'autre fonction *référentielle* du langage-objet, donc de construire une sémantique ontologisante et réaliste, ni à la prétention d'une description de la « substance psychique »⁵³, à une analyse mentaliste des contenus de la vie psychique. Le projet greimassien s'oppose d'emblée et radicalement à toute récupération par des ontologies ou des mentalismes. Et pourtant, la *clôture* de l'univers des significations est *relative* puisque le *minimum épistémologique* présuppose un régulateur qu'est la *perception*, et par conséquent le *sensible et ses qualités*. J'ai pu spécifier ce théorème dangereusement plurivoque de *perception* selon deux modalités : ou bien comme *appréhension*, comme ouverture phénoménologique et merleau-pontienne vers le « monde extérieur », ou bien comme *saisie*, comme ouverture proto-cognitive vers « l'esprit humain ».

d'une lecture déconstructionniste à peine acceptable.

⁵¹ SS, 106.

⁵² SS, 19.

⁵³ SS, 27 et 69.

« Monde extérieur » et « esprit humain » sont des syntagmes qui se retrouvent explicitement dans *Sémantique structurale*. On peut faire valoir une autre distinction offerte par Greimas pour comprendre ces deux syntagmes. Je cite ce passage clarifiant: « Toute description devra donc viser soit la *dimension cosmologique*, soit la *dimension noologique*... [...] La description achevée de la dimension cosmologique constituerait la cosmologie épuisant la *connaissance du monde extérieur*. La description complète de la dimension noologique constituerait, dans les mêmes conditions, la noologie rendant entièrement compte du *monde intérieur*. Etant donné l'immensité de l'univers sémantique, la manifestation d'une dimension, qu'elle soit cosmologique ou noologique, et a fortiori sa description ne peuvent être que partielles »⁵⁴. Le concept plurivoque de *perception* se laisse ainsi capter dans ses deux modalités : comme *appréhension* de la dimension cosmologique, ouverture vers le monde extérieur, ou comme *saisie* de la dimension noologique, ouverture vers le monde intérieur. *Appréhension* phénoménologique et *saisie* proto-cognitive, voici les deux fonctions de la *perception* et son corrélat, le *sensible et ses qualités*. C'est bien ce régulateur épistémologique – la perception comme appréhension ou comme saisie - qui accompagne, ou mieux, qui façonne la *sémantique structurale* et qui en est la norme de validité.

J'ajoute un bref supplément concernant ces deux modalités de la *perception*. D'abord sur l'*appréhension cosmologique*. Même le plus radical des immanentistes doit accepter « qu'il y a une contribution *du monde extérieur* (dans d'autres termes : *des qualités du monde sensible*) à la naissance du sens », comme l'écrit Greimas avec conviction et en toute honnêteté⁵⁵. Cette proposition peut être également inversée : l'univers des significations détermine la « *connaissance du monde* »⁵⁶. Ce que Greimas nomme « connaissance du monde extérieur » est, pour utiliser sa propre terminologie, l'« *appréhension cosmologique* ». La mise en scène de cette réciprocité de l'univers des significations et de la dimension cosmologique comme fonds de toile devrait être exploitée à fond par le linguiste-sémioticien mû par l'*attitude épistémologique*. L'univers des significations « *impose une certaine vision du monde* »⁵⁷, et c'est ainsi que l'on peut soutenir que la *sémantique structurale* formule les contraintes sémiologiques de la *connaissance du monde*. Cette constatation forme le fondement solide de l'« *attitude épistémologique* », mais nous devons accepter également que,

⁵⁴ SS, 120.

⁵⁵ SS, 65.

⁵⁶ SS, 133.

⁵⁷ *Ibidem*.

si la sémantique impose une vision du monde, c'est que réciproquement, dialectiquement, « le *monde des qualités* [est] une sorte d'écran opaque, [un fonds de toile, un horizon transcendant] sur lequel viennent se refléter d'innombrables effets de sens »⁵⁸. Voilà encore une formulation réussie de Greimas lui-même dans *Sémantique structurale*.

Passons au second supplément concernant, cette fois-ci, la perception en tant que *saisie noologique*. Évoquer à ce propos les « catégories de l'esprit humain » pourrait paraître trop psychologique, surtout que Greimas soutient explicitement que la « substance psychique » n'est pas mise en jeu par le linguiste-sémioticien. Et pourtant, « l'univers sémantique éclate [...] en micro-univers, qui seuls peuvent être *perçus, mémorisés et 'vécus'* »⁵⁹, formulation qui insiste passablement sur l'enrichissement de l'idée de la *saisie noologique* qui mise non seulement les percepts du sensible mais également les figures de la mémoire et les phories de la sensibilité affective. Les soi-disant « catégories de l'esprit humain » sont ainsi des catégories « subjectives » que Greimas n'hésite pas de considérer comme « une sorte d'*apriori intégré de la perception* »⁶⁰. La dimension noologique promulgue alors la proprioceptivité et elle est marquée de fonds en comble par la catégorie sémique *euphorie vs dysphorie*. On ne peut même pas éviter de poser que la saisie noologique mène nécessairement à une évaluation axiologique, idéologique même⁶¹. Il faut admettre que *Sémantique structurale* suggère et promulgue une inspiration épistémologique qui pointe vers une *axiologie* et qui couvre, en fin de compte, un *humanisme* : « humaniser le monde », un « monde qui se trouve justifié par l'homme, l'homme intégré dans le monde », lit-on dans l'avant-dernière section du livre⁶². C'est ainsi que l'*attitude épistémologique* du linguiste-sémioticien est motivée, dans le mouvement d'un généreux approfondissement théorique, par le règne des valeurs, par une transcendance qui est en même temps génératrice et limite du métalangage « à vocation scientifique » et de sa méthode.

*

Ma première lecture de *Sémantique structurale* de septembre 67 à mai 68, lecture dure et impitoyable pour le jeune philosophe doctorant que j'étais, m'avait angoissé en bousculant les convictions philosophiques de ma formation phénoménologique. J'étais quelque peu paralysé par la solidité et la sévérité du livre dont j'avais pourtant capté immédiatement le

⁵⁸ SS, 126.

⁵⁹ SS, 127.

⁶⁰ SS, 86-87.

⁶¹ SS, 226.

⁶² SS, 213.

caractère d'*opus magnum*, d'une construction paralogique brillante, passablement éloignée quand même des phénomènes. Je me rappelle d'avoir été sérieusement intimidé par cette cathédrale conceptuelle que je pressentais devenir le très inspirant point de départ d'une nouvelle discipline, la sémiotique, qui devrait marquer profondément ma vie intellectuelle de philosophe. La lecture attentive et empathique que je viens de terminer maintenant, cinquante ans après, a eu un effet tout autre, quasi opposé. Je vois maintenant beaucoup plus clairement les inquiétudes, les incertitudes, les questions non résolues, l'incomplétude du projet et surtout l'humilité d'un grand théoricien qui incarne certainement la « vocation scientifique » sans être jamais triomphaliste. Et je félicite les organisateurs de cet anniversaire de cinquante ans pour nous avoir rappelé l'énorme dette que nous devons toutes et tous à *Sémantique structurale*.